

EXPOSITION

HOMMAGE À MOHAMMED KACIMI



Musée de Bank Al-Maghrib
Du 28 novembre 2013 au 30 mars 2014

Kacimi : L'art comme geste extrême

Bank Al-Maghrib consacre à Mohammed Kacimi la première grande exposition depuis le dénouement de sa succession intervenu depuis peu. Cette exposition réunit plus de 55 de ses œuvres majeures réalisées entre 1965 et 2003, année de sa disparition.

Dix ans nous séparent de la mort brutale de Mohammed Kacimi. Un artiste pluriel qui depuis les années soixante s'est sagement intégré à la scène culturelle de son pays tant par sa pratique plastique que par son activité de poète et ses prises de positions intellectuelles. Sa créativité, sa production prolifique et variée, la qualité plastique et esthétique de ses œuvres ainsi que l'évolution étonnante de son travail nous met en face de l'un des artistes les plus avant-gardistes et les plus marquants de son époque tant au Maroc que dans le monde arabe.

Ouvert sur les innovations culturelles, poète et écrivain à la plume riche et poignante, intellectuel sensible aux causes de son temps, penseur éveillé aux questions culturelles les plus profondes, Kacimi était aussi un artiste visionnaire devançant souvent son époque et ses confrères. Il a su faire évoluer son art dans tous les sens d'une « contemporanéité » qui est sienne. Aussi, depuis les années soixante dix, il a compris que la pratique artistique ne peut se limiter qu'à la simple surface peinte d'une oeuvre.

Des étendards peints dressés sur la plage de Harhoura à la grande installation «la grotte des temps futurs», en passant par les ateliers ouverts, le travail avec les patients de l'hôpital psychiatrique de Berrechid, les sept haïks avec les tanneurs à Marrakech, la muraille de l'église de Grenoble, la performance de la Turquie, Kacimi a su multiplier les voies fructueuses de sa créativité.

Bouillonnant d'idées nouvelles, il n'a cessé d'être tout près de son ardeur artistique, concevant l'art comme un mouvement, ouvert vers l'autre à l'écoute des tumultes de notre temps.

Venue célébrer le dixième anniversaire de sa disparition et par là-même l'artiste pluriel et singulier qu'il était, l'exposition est conçue comme un parcours articulé autour des œuvres-clés de Mohammed Kacimi, depuis les premières années de recherche jusqu'à ses dernières œuvres. Ont ainsi été réunies pour l'occasion des œuvres parmi les premières créées et exposées par l'artiste, notamment «Equilibre» datée 1965, qui montre un engagement pour la condition humaine dont il ne se départira jamais.

La figuration explorée par Kacimi dans les années 60 sera également représentée, à travers des œuvres

fortes porteuses de messages et des multiples interrogations de l'artiste. Un accrochage de travaux datant de la fin des années 60-70 viendra montrer l'intérêt de l'artiste pour l'école abstraite marocaine à cette époque, période où il se lie d'amitié avec Miloud Labied (avec lequel il exposera à Rabat en 1969) puis avec Mohamed Chebâa. Suite à ses voyages en Irak en 1973 et dans les camps de Sabra et Chatila au Liban en 1974, l'abstraction de Mohammed Kacimi se teinte d'un engagement politique plus prononcé qui se reflète dans ses travaux de l'époque. Ce n'est qu'à partir des années 80 que l'artiste, s'affranchissant du carcan de l'abstraction marocaine, voit une nouvelle expérience s'offrir à lui, celle du geste « océanique » qu'il explore dans son atelier en bord de mer.

Les « haïks » datant de la fin des années 80-90 représentent l'aboutissement d'une expérience collective destinée à la diffusion et promotion de l'art au Maroc.

Entre 1990 et 2003, atteignant une quintessence artistique, Kacimi explore plusieurs thématiques très fortes, des Atlassides à Shéhérazade ou la mémoire de Noor, en passant par la représentation de l'Afrique avec ses conteurs et ses dessins de voyage.

L'exposition s'appuie également sur un fonds documentaire riche et varié, constitué d'écrits et de photographies qui permettent d'appréhender la vie de l'artiste.

Ainsi, l'hommage que le Musée de BAM rend à Kacimi, s'il se veut un événement artistique grandiose, est également l'occasion de tracer son parcours multiple, de montrer les œuvres marquantes de son parcours et de mettre en exergue la créativité multiple de cet artiste. Un événement qui saura restituer la mémoire multiple et la grandeur incontournable de l'un des artistes les plus marquants des dernières décennies au Maroc et dans le monde arabe.

Farid Zahi
Commissaire de l'exposition



*« EQUILIBRE », 1968
Technique mixte sur papier
Signée en bas à droite
65 x 50 cm*

*SANS TITRE
Technique mixte sur papier
Cachet de l'atelier
65 x 50 cm*



*COMPOSITION
Huile sur toile
Signée en bas à droite
98,5 x 69 cm*



SANS TITRE, 1987
Diptyque
Technique mixte sur toile
Signé à droite
199 x 155 cm



SANS TITRE
Technique mixte sur toile
Cachet de l'atelier
110 x 100 cm



SANS TITRE, 2001
Technique mixte sur toile
Signée en bas à droite
160 x 135 cm

Kacimi était possédé par une ferveur existentielle qui le poussait à un perpétuel défi. Ainsi, à propos de cette très belle production des années 80– qui comprend certaines de ses œuvres majeures– il lui arriva un jour de tout remettre en cause. Dans sa chrono-biographie on lit cette phrase: « j’ai regardé un jour mon travail bien structuré et j’ai eu un malaise. Est-ce que les choses sont finies comme ça ? Est-ce que je vais continuer à travailler sur le fini ? (...) J’ai tout barbouillé». A bien voir, toutefois, l’œuvre « finie », n’était après tout pas aussi ‘finie’ que ça ! Sous l’apparente calme spirituelle couvait une grande tension qui allait bientôt éclater et déborder en toute son ‘infinitude’. En d’autres mots, même sans la crise du barbouillage, son travail, où apparaissaient déjà, comme dans la série ‘Traversées’ (1987), révolte et inquiétude, devait un jour ou l’autre se confronter avec des énergies jusqu’alors retenues. L’on vit ainsi les équilibres chanceler, les lignes éclater, des couleurs denses envahir peu à peu l’espace en une sorte de danse gestuelle et souffle tumultueux. Un exemple est donné par le très beau tableau ‘La voie lactée’, daté de 1986. Mais là, nous sommes encore dans le cycle du bleu. L’année suivante, quand Kacimi exécute une autre grande peinture sur un mur d’Asilah la différence avec les précédentes fresques murales était évidente. Dans une grande fibrillation gestuelle, signes et formes retombaient en une cascade de couleurs gris-jaunes, bruns foncées et noirâtres ramenant son œuvre des hauteurs du ciel aux tourments de ce bas-monde.

Comme il avait dit en commentant sa rupture avec la peinture bien ‘finie’, « le corps était sorti des idéogrammes (...) le corps est une intelligence souffrante (...) chaque corps est le centre du monde ». Avec l’émergence de coups de pinceaux toujours plus amples, de silhouettes toujours plus grandes et de tonalités couleurs de terre et de sang, le corps avait en effet envahi la scène. Là où dans sa peinture titrée ‘Les mille et une posture de Shéhérazade’ les petites figures étaient encore des « idéogrammes », le désordre introduisait à présent une toute autre structure. Et bien d’autres émotions. On vit alors les toiles se remplir de corps esquissés en quelques traits expressionnistes, silhouettes souvent sans visages, d’une sensuelle nudité et, toutefois, comme en fuite et en détresse. La vie ne lui avait pas épargné des épreuves mais, surtout, Kacimi avait ressenti comme tragique blessure la crise d’un monde qui basculait dans l’irrationnel avec la Guerre du Golfe, lors de laquelle il peindra en 1991 la série ‘Shéhérazade et la guerre’. Au sujet de cette Guerre, la chrono-biographie cite ses mots : « je me suis senti trahi (...) on parlait de croisement de cultures, du dialogue Nord-Sud, de fraternité des peuples (...) mais les grandes puissances négociaient leurs armes (...) Depuis, j’ai pris plus de liberté dans mon travail en pensant que, de toute manière, on est dans l’irrationnel total (...) on vit dans un monde injuste et cela me touche (...)». Cette crise d’amère désillusion accompagnait une descente dans la matière de « l’être souffrant » qui marquera fortement sa peinture. Une peinture qui allait se tourner toujours plus vers d’autres espaces, se prolongeant dans des ‘interventions’, c’est-à-dire des actions plastiques réalisées lors de performances publiques ou de groupe. N’avait-il pas écrit en ces années « je n’arrête pas de glisser hors de la peinture pour revenir à elle comme geste extrême... » ?

Dans ses approches artistiques comme dans son comportement humain, Kacimi a essayé d'élargir le champ de son travail et d'en repousser les limites, écartant tout ce qui pouvait suggérer l'idée d'un encadrement, non seulement le cadre conventionnel du tableau de chevalet mais aussi l'espace social concédé à la création contemporaine au Maroc. En 1984, en prélude à sa confrontation avec l'espace extérieur, Kacimi entame son corps à corps avec la matière. Il décrit ainsi cette période de préparation : « Je me suis mis à travailler les très grands formats ou à peindre au revers de la toile, pour m'y entraîner, mettre mon corps ou mon imagination en difficulté. Pour être ailleurs. » Ce besoin d'échapper à l'emprise des lieux fermés va le pousser à sortir de l'atelier pour se confronter à l'espace extérieur, aux éléments : l'eau, le vent, le soleil, la terre, pour une célébration de l'homme libre.

Il affronte diverses situations qu'il provoque. Explorant la verticalité des murs, il peint des fresques au Maroc et en France, et participe également à une action avec les résidents de l'hôpital psychiatrique de Berrechid ; mais il aborde aussi des installations, des étendards sculptures au bord de l'océan Atlantique, des oriflammes à Limoges, ou encore fait des interventions chez les artisans teinturiers de Marrakech. Enfin, il s'investit dans le social et tente une expérience passionnante avec la complicité du psychanalyste Jalil Bennani en créant un atelier avec des adolescents dans un centre de soins à Rabat. Une expérience de la marge et des frontières entre l'expression artistique et la thérapie psychanalytique, entre le normal et le pathologique, entre l'intégration et l'exclusion.

Par ses multiples interventions, Kacimi va donc s'efforcer de mettre en dialogue l'art et la société et de favoriser ainsi l'accès à l'art des personnes se trouvant, de par leur position sociale, dans une difficulté d'accès aux biens et aux services culturels. Il est profondément convaincu que, par ses valeurs intrinsèques, l'art contribue à l'épanouissement individuel et collectif, ainsi qu'à la cohésion sociale.

Kacimi ne cessera également de multiplier les expériences plastiques qui le conduisent de plus en plus à l'errance. « J'ai travaillé sur la route de l'Esclavage au Bénin, à Saint-Louis, à Dakar et sur les dédales sahariens ou la côte Atlantique du Maroc, ou dans le corps des villes d'autres pays... Cet état d'être corporel, mystique, pour échapper à la rigidité du concept fermé, à l'idée de l'art comme objet, le dévoilement du manque. » Cette intensité nomade deviendra chez l'artiste une « nécessité intérieure » et contribuera à l'évolution de sa pensée et à des métamorphoses audacieuses de son style.

Brahim Alaoui
Commissaire d'expositions et historien de l'art

La peinture de Kacimi interroge le regard. Elle a cette qualité d'interpeller, de capter l'attention, d'emprisonner nos sens. Saturée, sans aucune légèreté, elle appelle tous les sens. Car les murmures de la toile, la mémoire des odeurs et des ingrédients, le désir de toucher, sont autant d'opérations nécessaires pour répondre à l'appel du voir. Tumultueuse, généreuse, elle exprime sans représenter, signifie sans aucune rhétorique visuelle, fait sens sans avoir recours à l'explicitation.

La toile est ainsi un vaste lieu de voyage où la proximité de la terre et de la lune, du sable et de l'océan recompose notre vision des choses. Elle est érigée à l'image de la création du monde, à partir d'une surface noire, ténébreuse ou bleue océanique. Ce bleu si solaire qu'il captive le regard, si nocturne qu'il le transporte dans un non-retour. Travaillée ainsi, l'œuvre se révèle à sa genèse et à sa propre composition. Elle s'invente d'un geste, d'une pincée de couleur, d'une touche dont l'empreinte est déjà un commencement.

Et puis, comme pour «glisser hors de la peinture», afin de «revenir à elle comme geste extrême», Kacimi tente d'appriivoiser l'espace réel, le sien, par un rituel pictural concret: étendards face à l'Atlantique, intervention dans un théâtre antique de Turquie, oriflammes dans les rus de Limoges, la mémoire peinte du corps sur la Route de l'esclave au Bénin, la grotte des temps futurs, les fresques et les peintures murales... Par là, Kacimi se trouve être l'un des rares peintres de sa génération à avoir investi d'autres lieux par la peinture. Si les vétérans de l'Ecole de Casablanca avaient cette intention, depuis l'exploitation publique de la Place Jamaâ El Fna en 1969, cette pratique nouvelle de l'art contemporain avait séduit Kacimi et l'amenait, de glissement en glissement, à se réinventer dans les espaces nouveaux de la création.

Farid Zahi
Chercheur et critique d'art